

LETTRE *DE LA* NATION FRANÇAISE, *A NOSSEIGNEURS* DE LA CABALE, *ET* AVIS AU ROI.

par Gabriel Feydel.

Comment, Monsieur le Duc, vous dites que nous sommes des J.... f.....! Comment, Monsieur le Prince, vous dites que nos Représentans sont de la canaille! & la preuve que vous en donnez, c'est qu'il y en a parmi eux qui n'ont pas 600 livres de rente! Com-

ment, Meſſieurs tels & tels, vous dites qu'il faudra faire envelopper les Gardes-Françaiſes par d'autres Régimens, les décimer, & en accrocher quatre cents à des gibets de ſix toiſes de hauteur! & cela parce qu'ils refuſent d'égorger leurs peres, leurs meres, leurs freres, leurs couſins! Vous êtes un imprudent, M. le Duc; vous êtes un mauvais raiſonneur, M. le Prince; vous êtes de ſots politiques, Meſſieurs, tels & tels. Eh! oui, M. le Duc, vous êtes un imprudent, très-imprudent, car :

A peine eûtes-vous lâché ces fatales paroles dans l'œil-de-bœuf, qu'un Citoyen vous répondit : *Il n'y a qu'un J... f..... qui puiſſe tenir le propos que vous tenez.*

Vous vous ſouvenez, M. le Duc, de ce que vous répliquâtes : *Savez-vous que vous parlez au Duc de ***?*

Eh bien! repartit ce brave Citoyen, *le Duc de *** eſt un J... f.....*

Que fîtes-vous alors, M. le Duc? Vous cherchâtes la porte, & la foule vous favorisa.

M. le Prince, vous êtes un mauvais raisonneur. Quoi! parce qu'un Membre de l'Assemblée nationale n'aura pas 600 liv. de rente, il faudra que vous l'insultiez, lui & ses Commettans, lui & la Nation qu'il représente? Mais, M. le Prince, songez-donc à ce que vous dites. Nous savons bien que vous & ceux de votre espèce n'attachent de prix qu'aux qualités qui font ceux de votre espèce, & que c'est l'or qui donne ces qualités. Mais leur conscience leur dit, & la vôtre vous dit à vous-même, que le Citoyen que sa vertu place au-dessus des richesses, n'en est que plus digne de la vénération des hommes & des siécles. Votre conscience vous dit, votre sens commun, s'il vous en reste, vous apprend, que le Député qui n'a pas 600 liv. de rente, a été porté par son mérite seul, à l'auguste place qu'il

occupe. Vous avez voulu dire un bon mot, M. le Prince, vous avez dit un très-mauvais mot.

Meſſieurs tels & tels, vous êtes de ſots politiques. Auſſi pourquoi êtes-vous ſi diſſipés, ſi ignorans? Que n'ouvrez-vous votre Machiavel? il vous eût appris que l'armée qui devient citoyenne, n'eſt jamais effrayée par des menaces, & ſur-tout que l'homme qui n'a point de bras, doit ſe garder d'offrir un ſouflet à ſon prochain.

Savez-vous, Monſieur le Duc, ce que c'eſt qu'un J....f....? Savez-vous, Monſieur le Prince, ce que c'eſt que la canaille? Le J....f....eſt celui qui provoque d'abord, & s'eſquive enſuite. Quant à la canaille, nous la diſtinguions autrefois en canaille devant & canaille derriere. Les tems ſont changés; il ne reſte plus guere que la canaille devant. Tout homme eſt Citoyen, lorſqu'il doit & qu'il paye. Ceux qui font des dettes, qu'ils ne payent

pas ; ceux qui contractent des engagemens avec la certitude d'y manquer; ceux qui vivent aux dépens du Public sans avoir jamais été utiles ; ceux qui se font soudoyer par de vieilles chanteuses ; ceux qui courent les bousins, filent la carte, escroquent les filles, volent les hôteliers, troquent au spectacle leur vieux chapeau contre un neuf; voilà ce que nous appellons canaille en bon français.

Ah ! Monsieur le Duc & Monsieur le Prince ! Ah ! Monsieur le Prince & Monsieur le Duc! vous auriez grand besoin de lunettes pour savoir ce qui se passe au bout de votre nez ! Vous êtes aussi aveugles que le cousin B*** ; vous avez les sens aussi obtus que le bon homme Vidaud, qui voulant se mêler de raccommoder nos chausses, plantoit l'aiguille dans la chair, pour faire mieux tenir la piece.

Vous avez beau faire & beau dire, Messieurs de la cabale, nous ferons une

Nation libre, nous ſerons la plus belle Nation de l'univers. Nous avons vu le deſpotiſme pouſſer ſur nos têtes les derniers heurlemens de l'agonie ; nous fûmes témoins de ſes convulſions ; nous le vîmes ſe débattre dans les bras d'une mort hideuſe, tandis que vous faiſiez d'impuiſſans efforts pour le relever. Cette canaille, M. le Prince, cette canaille qu'on ne peut acheter, quoiqu'elle n'ait pas ſix cents francs de rente, regarda le monſtre en pitié, & continua ſa marche majeſtueuſe vers notre régénération.

Monarque infortuné, qui nous aimes & ne deſires que notre bonheur ! tu ne l'apperçus pas le monſtre ; il avoit emprunté à tes yeux l'image de la vertu. Hélas ! tu vis bientôt combien on t'avoit abuſé ! Mais eſt-il vrai que ces brigands n'ont pas perdu tout eſpoir de te tromper encore ? Eſt-il vrai que les lâches oſent ajouter à leurs affreuſes calomnies contre tes Peuples ? Seroit-il vrai

qu'ils eussent eu l'audace de jetter dans ton cœur paternel les frayeurs d'un assassinat ? Ames de fange ! vils scélérats ! excrément de la nature ! quelle punition assez rigoureuse pourra vous faire expier vos forfaits !

Non, non, Prince auguste, Monarque chéri, jamais tes jours ne furent plus en sûreté ; jamais ta précieuse existence ne fut plus adorée de tous. Nous te portons dans nos cœurs : écoute la voix de tes enfans : O nôtre Pere ! éloigne des craintes que la scélératesse a répandues dans tes esprits ; éloigne des terreurs qui nous outragent.

VIVE LE ROI !

par. Gabriel Feydel.